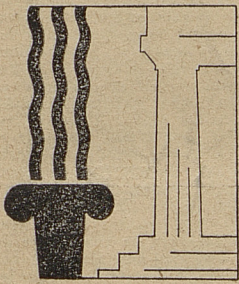


Rédaction : P. Boutet, C. Maffre, C. Cassier.

Impression : C. Tito, G. Ferradou, Lj. Ristitch

Éditorial.**LASSITUDE**

Et voici 1945...
Et nous sommes toujours là.
Qui l'eût jamais pensé ?

Aussi en sommes-nous réduits à vous présenter nos meilleurs vœux de nouvel an...

Oh ! C'est de tout cœur que nous vous souhaitons, que nous nous souhaitons... mais quoi ?

N'est-ce pas un peu dérisoire ?

C'est la cinquième fois que ce journal, sous une signature ou sous une autre, vous présente ses vœux, vous souhaite cette chose qui ne veut pas venir...

Mais quel ou quels autres vœux formuler ?

Bonheur, joie de vivre, amour, tout cela n'est-il pas fonction pour nous, et depuis si longtemps, de cette fameuse chose, que nous n'osons même plus nommer et qui ne veut pas venir ?...

Cette année nous promet son printemps, son été, son automne et son hiver, mais laquelle de ces saisons tiendra la grande promesse ?
Et, si cette année, ce 1945 plein de tout son mystère, nous refusait encore l'immense joie, ou si elle ne nous l'accordait qu'en ses jours finissants, il nous restera à vivre toutes ces longues journées, et à les vivre le mieux possible.

Aussi, nous reste-t-il des désirs plus modestes, désirs que nous ne connaissons pas autant l'an dernier, parce qu'ils étaient mieux satisfaits, mais dont la réalisation importe tant à nos longues attentes.

Puissent donc ces désirs se réaliser : les lettres chères arriver régulièrement, qui nous procurent la joie d'une pensée fidèle, d'une présence, et aussi les colis, qui, en plus du réconfort physique qu'ils nous apportent, satisfont une légitime gourmandise, et, surtout, laissent percer, par le cachet qu'ils gardent malgré les transports peu respectueux, une tendresse, un amour.

Ce sont là nos joies simples, celles qui nous rassemblent le mieux, car elles sont les mêmes pour tous, et telles sont ces joies que nous réclamons de l'extérieur.

Mais nous avons encore nos joies intérieures, celles que nous ne devons qu'à nous-mêmes, qui ne peuvent venir que de nous, et qui sont les plus précieuses, car elles peuvent être là chaque jour, chaque fois que nous en avons besoin, parce qu'elles ne sont pas à la merci d'un événement, d'un accident, de quelque bouleversement extérieur, et puis parce qu'elles sont de nous, de notre être intérieur, une conquête, une acquisition, une plus grande richesse.

Ces joies intérieures, qui nous fut relativement facile, durant les premières années, au moins après la première période d'acclimatation et de résignement passée, de les cultiver. Mais l'épreuve durait trop, et cela devenait de plus en plus difficile. Puis, un beau matin, chacun crut très proche, presque à portée de sa main, le jour tant attendu. Et chacun ne voulut plus songer qu'à lui, uniquement, ne plus vivre que de cette joie extérieure promise. Mais les jours passaient, et le seul qui comptât ne vint pas, n'est pas encore venu. Beaucoup d'anciennes occupations, d'anciennes habitudes avaient été abandonnées, et quand tomba la fièvre, quand fut avéré que les temps n'étaient pas écoulés, il devint très difficile, presque impossible parfois, de revenir à ces anciennes occupations, à ces anciennes habitudes. Une trop grande lassitude était présente.

Elle est là, mais si juste, si excusable, explicable soit-elle, elle ne fait qu'alourdir une charge déjà trop pesante. Et si, contre cette charge, nous ne pouvons rien, parce qu'elle est extérieure, qu'elle ne vient pas de nous, qu'elle est en dehors du champ de nos volontés, de nos énergies, il n'en est pas de même de cette lassitude qui, venant de nous, de notre faiblesse, d'une défaillance, reste à notre hauteur, dans nos possibilités. Et contre elle, nous devons pouvoir quelque chose.

C'est elle qui fait que tout nous paraît vain, beaucoup plus souvent qu'autrefois. Et combien est déprimant le sentiment de cette vanité de tout, même de ce qui nous fut le plus cher, et auquel nous avions donné, avec le plus de ferveur, le meilleur de nous-mêmes. C'est un doute qui surgit, s'installe, et interdit désormais toute action, toute pensée, toute activité. Ce doute commande l'abandon de soi, l'abandon de la vie quotidienne, son partage sans grandeur, sans beauté, entre un travail quelconque, des heures de délassement occupées à des rêves vains et déprimants, et de non moins vaines et déprimantes distractions.

Ce n'est plus que la vie imposée, jour par jour, ou, heure par heure, il faut tuer le temps, n'importe comment, de n'importe quelle façon, mais le tuer parce qu'il est trop lourd. Et ceux qu'un heureux destin a doté d'un emploi très doux et reposant, se lèvent le matin avec cette perspective de toutes ces heures qui s'offrent jusqu'au soir et qu'il va falloir vivre, occuper, pour les débarrasser d'une partie de leur poids. Ils se lèvent avec cette angoissante question aux lèvres : « Que faire de cette journée ? » Aucune chaleur au cœur, rien de plein, d'enthousiaste, de chaleureux, le vide, le néant. Alors, on traine, on rôt, on joue aux cartes, puis, on rôt encore, on joue de nouveau, on lit encore ; on lit, mais quoi ? N'importe quoi, ce qui tombe sous la main, sans choix, sans idée directrice, sans parti-pris, sans pensée ; n'importe quoi, vagues récits, romans policiers, histoires de brigands ; n'importe quoi, à la seule condition que ce ne soit pas difficile à lire, que cela ne réclame pas un effort. Sans doute, le but est atteint ; les deux heures de la

lecture sont deux heures volées au temps. Mais c'est lire pour ne pas mourir, c'est négatif, c'est une médecine, une purge, une paresse, un refus de soi, d'être à soi, puisque c'est tout demander à un autre. O tristesse de ces deux heures ! Pauvreté ! Comme elles augmentent cette lassitude qui chaque jour grandit, comme elles lui préparent une couche douillette dont il sera de plus en plus difficile de la sortir !

Au contraire, celui qui vit de soi, qui a en soi quelque chose, s'il n'a que deux heures de délassement possibles, les attend, les espère, les songent d'avance, parce qu'il sait que, pendant ces deux heures il vivra de soi, en soi, avec soi, de l'activité qu'il a su se donner, qui relie les jours les uns aux autres, qui lui permet d'envisager le lendemain avec joie, de contempler hier sans dégoût, sans ressentir cette impression décevante du temps irrémédiablement et stupidement gâché et perdu.

Cette activité peut se trouver en bien des domaines ; elle peut être intellectuelle ou manuelle, mais elle engage l'esprit. La découverte que chacun a fait, même si maintenant il ne veut plus ou ne peut plus s'en souvenir parce qu'il est trop las, est sans doute le vrai grand profit de la captivité. Avoir appris à être soi, ne devoir qu'à soi ses joies les plus chères, les plus pures, seulement à soi, en dehors de tous les agréments extérieurs, n'est-ce pas être en possession de la plus grande richesse qui soit ?

Et le vœu le plus raisonnable que nous puissions former, n'est-il pas que chacun, malgré le temps, malgré les ans, et les doutes et les déceptions et les vicissitudes extérieures, retrouve la sorte de foi qui lui permit de vivre plus de quatre ans sans connaître le désespoir, en restant un homme libre au plus précieux et au plus pur de sa vitalité. Que jusqu'au dernier jour cette foi subsiste, capable de s'élever au-dessus de toutes les lassitudes possibles, et qu'elle demeure ensuite, capable de dominer toutes les faciles tentations de la vie normale retrouvée, tentations dangereuses du monde moderne et de ses mille commodités, car, au-dessus des joies paresseuses et trompeuses que proposent trop souvent le livre, le jeu, le cinéma, la radio, il y a l'immense félicité de se sentir soi par la difficile et infinie découverte de soi.

Pierre BOUTET

Note de la Rédaction

Pour Noël et le Jour de l'An des kommandos ont organisé des manifestations intéressantes. Plusieurs comptes rendus nous sont déjà parvenus. Malheureusement l'éloignement de l'imprimerie et les difficultés de liaisons nous obligent à préparer un numéro longtemps à l'avance et il n'y avait plus de place en nos dix pages. Mais nous pouvons assurer à nos aimables correspondants qu'ils pourront se lire dans le numéro de février.

L^o P 3097 B

VIE RELIGIEUSE

AUMONERIE CATHOLIQUE.

Pertes ou Profits

Il faut une certaine audace. — c'est peut-être de la naïveté — pour parler de profits à tirer de la captivité.

Profits ou pertes ? Il ne faut pas craindre de poser la question, de lui donner une autre réponse que les phrases peu académiques dans lesquelles les prisonniers paraissent condenser leur pensée.

Il peut y avoir profits, il y a sûrement pertes. « Le Nouvelliste » de novembre citait : « Individuellement nous serons peut-être meilleurs plus tard ». Comment, si nous n'avons pas profité de la captivité ? Le temps que nous y aurons passé, aura-t-il été en entier du temps perdu ? N'aurons-nous rien appris ? Les rapports entre prisonniers, cette vie en commun, ne sont-ils pas de réels champs d'expérience ? Peu à peu, chacun ne se montre-t-il pas sous son vrai jour ? Nous pouvons, si nous voulons, étudier l'homme, l'homme moderne, ses réactions, ses faiblesses et ses gestes magnifiques. L'avenir n'est pas sans espoir, puisque des hommes n'ayant pas la même foi sur les choses premières et dernières, se sont aidés gratuitement, aimés sans faiblesse.

Les mois, les années passées en usine, remplacent de longs discours sur les revendications ouvrières. Quand on constate, un soir ou un matin, que le paquetage s'est allégé, de ceci ou de cela, quand on est tous les jours et régulièrement bousculé par le même camarade, on réalise qu'il y a encore beaucoup à faire. Jour après jour, on abandonne ses illusions, et cela aussi, c'est un bien. Quelques-uns ont pu lire, étudier, tous ont pu réfléchir, méditer, guider leur pensée, devenir un peu plus eux-mêmes.

Je pourrais parler des catholiques, de ceux qui comprennent leur religion et la vivent, qui ont su utiliser leur souffrance, qui, au sein des pires isolements, ont éprouvé que Dieu ne les abandonnait pas. Mieux qu'aucune parole humaine aurait pu le démontrer, ils ont éprouvé la fragilité, l'inutilité, de ce qu'ils croyaient nécessaire à leur bonheur. Ont-ils jugé que la captivité était idéale pour l'épanouissement de leur personnalité ? Certes non ! Ils ne sont pas de l'avis du naïf qui écrivait : « Stalags... écoles de spiri-

tualité ».

Mais, de ce mauvais bois, ils ont fait quelque chose, du mal ils ont essayé de tirer le plus de bien possible.

Eux, comme tous, ont un chapitre « Pertes » assez riche. Que de temps perdu ! d'ennuis, de soucis, de souffrances ! De combien de joies auront-ils été privés ? Faut-il parler de l'évolution du caractère ? Le vocabulaire s'est enrichi : expressions d'une nouveauté audacieuse... Manières outrageusement simplifiées... Morale sérieusement bousculée parfois... La nomenclature pourrait se prolonger. A tout prendre, avons-nous gagné ou perdu ? Il est bien difficile de répondre. Tout ne se pèse pas dans la même balance.

Mais pour voir où nous en sommes, il faudrait préciser en quoi nous ne sommes plus ce que nous étions.

Jules PRACHE
Aumônier Général du Stalag VI J

CULTE PROTESTANT.

Chers Amis,

L'année qui s'achève a encore trompé nos espoirs et augmenté notre mélancolie. Ces jours de captivité nous paraissent terriblement longs et en même temps ils semblent s'enfuir avec une rapidité déconcertante. Nous aimerions rester jeunes, mais nous éprouvons « que nos jours s'en vont plus vite qu'un cœur, ils fuient sans avoir vu le bonheur. Ils passent rapides comme des barques de jonc ». (Job 9-25)

Nous regrettons les joies nobles et pures de la famille. Les jours passés ont flétri nos espérances et brisé les plans chéris de nos cœurs. Mais l'épreuve pénible que nous connaissons ne doit pas être vaine. Il ne faut pas à notre libération que nous retournions à nos mauvais penchants, que nous reprenions nos habitudes coupables. Ce qu'il faut, c'est commencer une vie nouvelle avec Dieu pour Père et Jésus-Christ comme Sauveur. Le temps qui s'écoule inexorablement nous invite à ne pas différer davantage.

Il y avait autrefois sur des cadrons solaires ou aux horloges cette inscription latine concernant les heures : *Vulnerat omnes, ultima necat* (Toutes blessent, la dernière tue). Cet expressif rappel de l'acheminement inéluctable de notre vie éphémère est bien de nature à nous faire

réfléchir, nous qui sommes si souvent enclins à gaspiller notre temps. Que Dieu nous enseigne à compter nos jours afin que nous acquerions un cœur sage.

« Au surplus vous savez dans quel temps nous vivons : l'heure est venue de nous réveiller de notre sommeil, puisque le salut est maintenant plus près de nous que lorsque nous avons cru. La nuit est avancée, le jour approche » écrivait saint Paul aux Romains (chap. 13-V. II et 12). Et ailleurs : « Réveille-toi, toi qui dors et relève-toi d'entre les morts et le Christ t'éclairera. Ainsi veille avec soin sur votre conduite et comportez-vous, non en insensés, mais en hommes sages. Rachetez le temps, car les jours sont mauvais » (St Paul aux Ephésiens, Cap. 5-V. 14-15-16).

Le sommeil spirituel c'est l'inaction, l'état voisin de la mort, l'effondrement du christianisme, et c'est, à notre honte, la vie chrétienne que nous préférons. Le réveil, c'est trouver en Christ la source inépuisable d'une vie abondante et féconde.

Dieu n'offre que celle-ci, choisissons-la, et insistons en temps et hors de temps pour que d'autres la choisissent avec nous. En premier lieu, il est important de nous souvenir que Dieu cherche des adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité. C'est l'expression la plus élevée de la vie chrétienne et le privilège de tous les croyants. Sachons, comme autrefois Marie, lui offrir le parfum de notre reconnaissance. N'oublions pas que c'est le seul service que nous comptions sur la terre pour le continuer éternellement dans le ciel.

Ensuite, mettons-nous immédiatement au service de Jésus-Christ ; une seule condition est requise, c'est de lui appartenir. La moisson est si grande et pourquoi si peu d'ouvriers ? Serions-nous insensibles au milieu de tant de souffrances. Levons les yeux et regardons les campagnes déjà blanches pour la moisson. Nous avons été sauvés, non pour gémir ou pour dormir, mais pour servir. Qu'en tous temps nous recherchions la communion du Seigneur pour adorer, aimer et agir.

Au commencement de cette année 1945, laissons nos regrets amers et, décidés, servons joyeusement Jésus-Christ qui, au temps marqué, est mort pour nous.

Paul LAINE,
Aumônier protestant.

Pu fil des jours.

FUMÉES

Après la disparition du colis patrial, la raréfaction des paquets de l'American Red Cross et l'épuisement de leur petit stock, les amateurs de perlot, invétérés fumeurs, sont réduits à la portion congrue.

Certains, amis de l'herbe à Nicot, broyent, découpent et fument l'Hysope officinale, la Menthe (*mentha piperita* des botanistes), le saxifrage (vulgairement appelé Pas d'Ane). D'autres ont sorti de leur paquetage ou se sont procurés auprès de leurs amis et connaissances, du thé, des feuilles de ronce ou des sommités fleuries du tilleul, du frêne ou des plantes du codex qui servent habituellement à la confection d'insipides infusions aux vertus héchiques, émollientes, balsamiques, stomachiques, toniques, laxatives, diurétiques ou pectorales. Quelques copains font subir à leur mixture de véritables préparations préliminaires, telles que la macération dans une solution d'eau salée soigneusement dosée, infusion dans un bain d'eau oxygénée à un certain volume ; d'autres arrosent leurs barbes ou feuilles d'une solution de nicotine obtenue à l'aide des dernières pincées de tabac, voire de quelques mégots. A toutes ces plantes, il manque cet alcaloïde qu'on ne trouve, hélas ! que dans le tabac : la nicotine. Ces mélanges sont bien mauvais et il faut avoir grande envie de lancer en l'air des volutes de fumée pour qu'on y salisse ses pipes.

Les K. G. en kommando d'agriculteurs ont fait cueillette de feuilles de pétun, mais, non préparé, ce tabac n'offre qu'une fumée âcre et quelquefois nauséabonde.

Les derniers détenteurs de l'herbe mirifique l'ont vendue au troc à très bon prix, qui pour une chemise, qui pour un paquet de vermicelle ou une boîte de cacao ; d'autres auraient cédé leur part de paradis pour un cube de perlot.

Souhaitons que nous puissions retrouver au tabac du coin notre gris national, notre imitable maryland en paquets bleus, nos fins cheblis, nos aromatiques Saint-Claude, nos caporaux doux, et toute la gamme des cigarettes, des sveltes Élégantes aux Boyards à gros module, en passant par les Gauloises, Gitanes, Celtiques et tant d'autres, ainsi que nos bons cigares, de Virginie et autres lieux. Puisse-nous, chaussés de nos pantoufles, retrouver la saveur et l'arôme voluptueux des tabacs de Dame Régie en oubliant les jours d'exil où nos pipes ne pouvaient que rester vides ou être bourrées d'« ersatz » de tabac.

Nous venons de toucher des cigarettes, de remplir nos étuis et autres cavités tabagiques après avoir traversé cette crise, aussi les salles communes sont-elles de véritables fumoirs, pleins de la bonne odeur des Élégantes, Troupes, Camels ou Chesterfields ?

En grillant ma « sèche », me reviennent ces vers attribués à la mémoire de Corneille :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Un non adhérent à la Ligue antitabagique du Kdo. 1426.

Poème de Noël

Noël ! hélas, pauvres gars, est venu nous rendre visite dans nos camps pour la cinquième fois...

Noël est passé, et la joie a chanté dans nos cœurs, car nous avons passé cette nuit où Jésus est né dans une crèche. Sur un peu de paille, il est couché vaillamment que vaillait.

Comme nous...

Loin de la maison de son père
Dans une baraque étrangère
Comme nous...
Il a quitté les diadèmes
Il s'est fait pareil à nous-mêmes
Pareil à nous les prisonniers.

Noël est passé, hélas ! pauvres gars, nous avons encore été cette année loin de nos veillées en famille, autour du sapin joyeusement illuminé, loin des gais réveillons et de la messe de minuit...

Noël est passé, loin de la nuit où s'avancent les lumières au long des chemins tout couverts de neige et qui mènent à l'église.

Noël est passé dans nos camps, allons les gars, gardons tout notre courage.

Seigneur, nous n'avons rien à t'offrir
Rien à t'offrir que notre souffrance
Donne nous de la bien souffrir
Jusqu'à la délivrance.
L'espoir qui veille dans nos âmes
Pour toi Seigneur nous l'avons remis
Aux mains de Notre Dame
Pour notre lointaine patrie,
Seigneur nous t'implorons
Guéris les maux qui l'ont meurtrie
Et relève son front.

Pour nos enfants, pour nos compagnes,
Nous t'implorons, Seigneur,
Que la grâce les accompagne,
Eux qui sont dans nos cœurs.

Pour tous les prisonniers qui sont nos frères
Pour tous les exilés

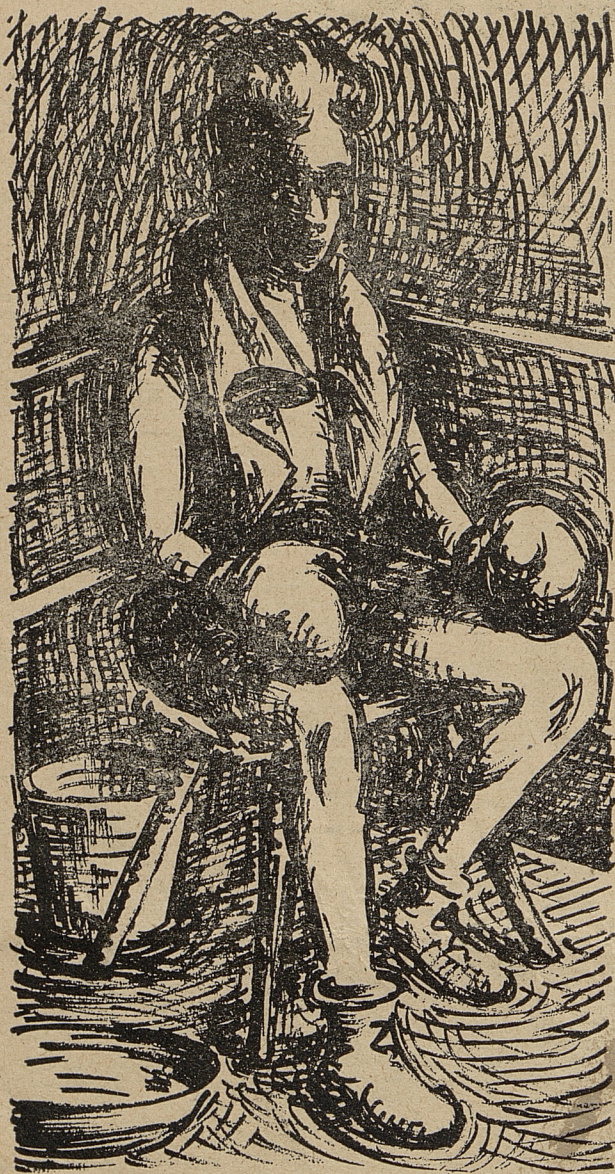
Seigneur, entends nos prières
Seigneur, délivre-nous.

Noël est passé, les gars, l'étoile de la paix
Luit dans le ciel.

Noël est passé, allons les gars, gardons notre courage, un jour, un jour prochain, la paix viendra, et ce jour-là, voyez-vous, se taïront canons et sirènes...

Noël est passé, et nous avons chanté le cœur plein d'espérance :
Les Noël aux vieilles paroisses avec eux
Dont la prière en cette nuit divine
A rejoint la nôtre devant la crèche
De nos camps où dormait l'Enfant-Jésus.

Guy LEDUC, VI H 4005.



J'AI eu la bonne fortune de dénicher dernièrement un livre de Jacques Mortane traitant de la boxe, intitulé « L'Âme des poings ».

Dans ce livre Jack DEMPSEY raconte son fameux match contre Georges CARPENTIER, je n'ai pas pu résister au plaisir de rapporter aux lecteurs du « Nouvelliste », le récit de ce match qui fit tant de bruit dans le monde sportif.

Beaucoup d'âmes sensibles, lorsqu'on parle de boxe, s'effrayent et font la petite bouche : elles s'écrient : « Peuh ! un boxeur ? C'est une brute ! » Ce mépris, qui n'a d'excuse que l'ignorance, ne devrait pas s'appliquer aux boxeurs et les philistins de la boxe devraient au moins apprendre ce qu'est le « noble art ». Le sport des poings est une escrime toute de finesse et de tactique, où le cerveau entre pour une grande part. Depuis ses origines, les esprits les plus fins, les personnalités les plus cultivées se sont passionnées pour le « noble art » et pour ses pratiquants. S'il s'agissait simplement d'un jeu de vilains, de mauvais garçons, de représentants de la lie de la société, l'engouement, l'enthousiasme de l'élite ne se seraient pas ainsi manifestés. Un combat de boxe ce n'est pas seulement un duel d'hommes s'efforçant de s'abimer et de se meurtrir, mais c'est aussi le heurt de deux énergies déployant de la science et cherchant à s'attribuer l'avantage par des qualités physiques au service et aux ordres de l'intelligence. Donner des coups de poing, quel est le jeune homme qui n'a pas rêvé cela ! Oui mais donner des horions c'est bien, mais les recevoir, les « encaisser » c'est une autre chose, c'est pourquoi pour réussir en boxe il faut avoir avant tout une grande volonté. C'est précisément la volonté qui a permis à des champions comme CARPENTIER et DEMPSEY de parvenir au faite de la gloire. Mais je laisse parler DEMPSEY :

MISE AUX... POINGS

« La journée était torride. Un soleil aveuglant s'abattait d'un ciel de feu. Jusqu'à mon vestiaire, arrivait le bourdonnement de la foule la plus considérable qui se soit dérangée dans l'histoire de la boxe. C'était alors l'effroyable attente des combats préliminaires.

« Enfin, Kearns, mon manager, le visage couleur de cendre, me donna un coup de coude et je sus à ce signe que le grand moment était arrivé. Georges CARPENTIER était déjà dans le ring, en kimono gris, tout souriant, tout pimpant. La foule continuait ses ovations. Des milliers de spectateurs étaient debout sur la pointe des pieds. L'énerverment était à son comble. Le gong retentit. Je me dirigeai lentement vers le centre du ring, la poitrine à moitié cachée derrière mes épaules. CARPENTIER bouillonnant, ses minces lèvres serrées, les yeux pétillants, brillants, d'un feu étrange, partit du gauche et le lança avec une telle force et une telle efficacité que je sentis ma tête partir en arrière.

« Il dansait autour de moi, sa vitesse de jambes était si remarquable que je n'en avais jamais encore admiré de semblable. Affectant la position accroupie, avec la main gauche en avant, il se détendit soudain comme un ressort, se redressant et sautant sur moi comme un animal sauvage. Deux fois, il m'atteignit à la tête avec son droit et il le fit très adroitement. Continuant à danser, il se rua du gauche et du droit sans me causer le moindre dommage. J'attendais et, balançant mon corps, je décidais de ne pas le pourchasser.

« Je me disais : « Jack, le premier coup que vous porterez, il faudra le donner avec toute la force de votre corps derrière lui. » C'est pourquoi je voulais attendre.

« Un droit vint, volant le long de moi. Je l'arrêtai avec le gant et lançai trois droits sur la tête de CARPENTIER. Je l'atteignis au nez que je meurtrissai. CARPENTIER plomba et chercha à riposter par un direct à la mâchoire. Il avait la respiration courte et vive. Je compris que je l'avais bien touché. Nous entrâmes en corps à corps. Je frappai de toute ma puissance. Il murmura et gémit. Il s'aperçut que dans le combat rapproché il serait un jouet entre mes mains. Nous nous séparâmes. Le sang coulait de son nez. Il essaya de boxer. Je l'arrêtai du droit au sommet de la tête. Je flairais à ce moment la victoire. Je le heurtai encore du droit.

« Il semblait être dans une mauvaise passe. Je le forçai dans les cordes ; il chercha à se glisser pour éviter cette pénible situation, mais son corps était retenu par les cordes du bas.

« Je recule. Il se redresse et s'élance sur moi. Je me couvre et une seconde avant la fin du premier round je lui porte un terrible droit qui part en plongeant et l'atteint en haut de la tête. Il va à sa chaise assez mal en point. DESCAMPS, comme s'il était prêt à exploser, avec des larmes roulant sur sa figure bizarre, travaille furieusement sur son poulain, fatigué et désespéré.

« C'est alors le second round.

« Je décide de partir à l'assaut en recourant à toute ma valeur, et de faire, le plus possible, usage de ma supériorité de poids. CARPENTIER se tient éloigné et, soudain, avec la rapidité d'un éclair, il me touche à la mâchoire d'un droit splendide.

« Très bien, rugit DESCAMPS. »

« Je m'accroupis et me cache la figure derrière l'épaule gauche. Je pars du droit au corps et je double à la face, meurtrissant mon rival qui se

retire et tourne autour de moi avec la vitesse d'un poids plume. Il laisse tomber ses mains. C'est une ruse. Je cesse de dissimuler ma mâchoire derrière mon épaule, parce que je crois avoir une occasion favorable, sûre. Erreur. Je suis en effet touché au menton avec une terrible puissance et je chancelle.

« Je me suis laissé prendre. Je sens mes jambes fléchir, des taches noires dansent devant mes yeux. La foule est debout et encourage CARPENTIER à me finir. Je n'ai plus de garde. C'est terminé ! Je suis contre les cordes, penché. Et CARPENTIER, démon déchaîné, me heurte la mâchoire du droit et du gauche.

« Le public hurle. J'entends cependant une voix — celle de Joe Benjamin, mon second — qui me conseille : « Saisissez-le, Jack, pour l'amour de Mike, saisissez-le. »

« Fort heureusement, j'étais resté en pleine possession de mes esprits. Je réussissais à me dégager et à empoigner le Français. Je secouais la tête, j'appelais à moi toute mon énergie, mais j'étais bien forcé de me rendre compte de mon pitoyable état. Je craignais que le titre ne m'échappât.

« Je portai deux attaques. Je les manquai. Le gong retentit enfin. Et je m'aperçus que j'avais été sauvé par ma mâchoire de fer !

« Troisième reprise. Je bondis en hâte de mon coin. Je rate la mâchoire de CARPENTIER d'un pouce à peine. Mon adversaire a esquivé et dans une détente de tous ses muscles, repart à l'attaque et m'atteint à la mâchoire avec son droit. Nous allons en corps en corps. Georges me porte deux uppercuts. Mais je suis redevenu moi-même. Il ne me touchera plus ! Il essaie encore de trouver mon menton. Je le surprends par deux violents coups derrière la nuque et suis avec un coup dans les côtes qui semble le couper en deux.

« Quoique élaboussé par son propre sang, il reste plein de fougue. Je vais maintenant concentrer mes efforts sur son corps. Sous les coups que je réussis à porter, il ralentit son action. Sa respiration est oppressée. Clairement, il est mal en point. Quand le round se termine, il va vers son coin en titubant. Pauvre CARPENTIER triste et meurtri !

« Quatrième round : Le sang ruisselle sur le visage transformé et douloureux de CARPENTIER qui vient au milieu du ring. Ses yeux sont fatigués et lamentables. Seul son cœur de géant le soutient. C'est sans merci que je vais au combat pour en finir.

« Je touche au corps, je double à la tête. Georges, plein de vaillance, chancelle comme un homme ivre. De toute évidence, il sombre dans la défaite. Il se rue et m'empoigne, se tenant à ma poitrine. Il agit ainsi pour se sauver de la chute. Il esquise un coup du gauche. Il ne peut plus me frapper.

« Nos têtes se cognent. Je fais un pas en arrière et d'un droit, je touche à la mâchoire lourdement, CARPENTIER s'écroule avec un bruit sourd, comme une masse. L'assistance entière pousse des hurlements. ERTLE se tient à côté du Français. Au compte de neuf, CARPENTIER se relève. Mais il est maintenant brisé et douloureusement battu. Je lui envoie un droit près du cœur. Mon adversaire est ployé comme un jeune saule et d'un droit à la mâchoire, je le mets hors de combat définitivement.

« Telle est l'histoire de mon match avec CARPENTIER. Je l'ai racontée en toute sincérité ainsi que l'affaire se déroula. Et je voudrais tuer l'idée que j'ai trop souvent entendu colporter que CARPENTIER avait été un enfant entre mes mains. On m'a fait dire que je n'avais senti aucun des coups de Georges CARPENTIER, lors de notre match. Jamais je n'ai proféré pareille absurdité. J'aurais menti si j'avais avancé une telle affirmation. J'ai battu CARPENTIER complètement, mais je peux hardiment avouer que Georges m'a fait fournir le plus grand combat de ma vie. Jamais un homme ne fut plus près de détenir le championnat que CARPENTIER dans le glorieux second round de JERSEY. Et n'est-ce pas le fait d'un grand combattant ?

« Nul n'a envoyé un meilleur droit, dont la vitesse, la puissance et la précision furent merveilleuses. J'espère que ma mâchoire n'aura pas à en encaisser un pareil.

« Si CARPENTIER pesait quelques kilos de plus, je déclarerais, sans la moindre hésitation, qu'il aurait pris place parmi les meilleurs poids lourds que le monde ait connus. Même à son poids je doute qu'il eût existé pugiliste plus rapide, plus adroit et plus brillant. Je n'ai certainement jamais vu boxeur plus scientifique dans la catégorie des poids lourds et je ne pense pas qu'il y en ait jamais eu.

« Et j'aimerais ajouter encore ceci : aucun combattant ne peut être plus loyal, ni plus chevaleresque.

Guy SIMON

(Lire la suite page 2, colonne 1)

HUMOUR

A EXPÉRIMENTER...

Ils voulaient voyager seuls dans leur compartiment. Chaque fois qu'un voyageur se présentait, ils disparaissaient sous les banquettes, cherchant et appelant : « Pss !. Pss ! ». Intrigué, obligatoirement, le nouvel arrivant demandait :

— Que cherchez-vous ?

Et chaque fois la réponse était :

— Nous sommes naturalistes, et nous avons laissé échapper une petite vipère d'une espèce particulièrement dangereuse et rare, à laquelle nous tenons beaucoup et que nous avons trouvée...

Ils n'avaient pas besoin d'achever leur phrase.

HISTOIRES DE FOUS.

Un fou en rencontre un autre juché sur un cheval, mais monté à l'envers, la face regardant la queue.

— Ce n'est pas de ce côté-là qu'on monte, idiot !

— Idiot toi-même, tu ne sais même pas de quel côté je vais...

Un fou voulait s'évader de l'asile. Il confie son projet à l'un de ses... confrères.

— Ce n'est pas difficile, lui dit celui-ci, trouve une corde, et je me charge du reste.

Le lendemain, les deux fous se retrouvent. Celui qui veut s'évader est navré.

— Je joue de malchance, mon pauvre vieux, j'ai bien trouvé une corde, mais elle est trop longue...

AU CAFÉ.

Deux clients jouent à la belote. Leur attention est attirée par un autre client, un jeune homme, et surtout par un énorme chien, un danois, qui se trouve à côté de lui.

— Ben vrai ! avec un pareil molosse, il ne craint rien le frère.

— Peuh ! tu sais, moi, les chiens, j'en ai pas peur, pas plus des petits que des gros.

— Ouais, tu fais le malin, mais n'empêche que tu n'rais pas giller le patron de ce chien-là.

— Moi, qu'est-ce tu paries ?

— Une tournée.

— D'accord !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il se lève et gille le jeune homme. Le chien ne bouge pas, et le jeune homme, abasourdi, pleurniche en demandant quelques explications. On lui explique qu'il s'agissait d'un pari, et on lui offre un verre pour le dédommager. Alors, riant à son tour, il s'écrie :

— Le chien ?... Mais, il n'est pas à moi...

TOTO ET LA POÉSIE.

C'est pendant la classe de français. Toto suit avec beaucoup d'attention la lecture du Napoléon II de Victor Hugo. Soudain, il demande la parole et lève le doigt :

— M'sieu, M'sieu.

— Qu'y a-t-il, Toto ?

— Victor Hugo, il était donc boxeur ?

— Mais non, voyons, pourquoi cette question ?

— Ben, il dit : « Tous deux sont morts ; Seigneur, votre droite est terrible !... »

LES BELLES ÉTRENNES.

C'est le premier de l'an. Monsieur le Curé de Trifouilly se hâte sur le chemin pour aller dire sa messe et souhaiter la bonne année à ses paroissiens. Mais il fait froid et il se sent un petit besoin à satisfaire. Il avise un mur et se met en devoir de satisfaire son petit besoin si naturel. A ce moment passent trois petites filles qui, apercevant leur Curé, s'écrient :

— Bonne année, M'sieu le Curé.

Le brave Curé, oubliant son intime occupation, se retourne brusquement, et sans penser à mal, leur répond :

— Merci, mes petites filles, à vous la pareille...

LE NAUFRAGE.

En plein océan, un paquebot coule. On met les chaloupes à la mer. Jacob et Lévy ont réussi à prendre place dans l'une d'elles et regardent le navire disparaître sous les flots. Lévy pleure abondamment.

— Pourquoi pleures-tu, lui demande Jacob, le bateau n'est pas à toi !

PRESQU'UNE HISTOIRE DE FOUS.

Christophe Colomb pose enfin le pied sur sa terre promise, qui devait s'appeler l'Amérique. Aussitôt, il est entouré par un groupe d'indigènes qui le dévisagent d'un air méfiant. L'un d'eux, après l'avoir bien regardé lui demande :

— Vous êtes bien Monsieur Christophe Colomb ?

Sur sa réponse affirmative, les indigènes furent saisis d'une grande joie et se mirent à danser et à chanter et crièrent :

— Enfin, nous sommes découverts !...

CHACUN SON ECOT.

Ils étaient une dizaine, associés dans une grande affaire commerciale et éparpillés dans les cinq parties du monde. Une fois par an, à la Pâque, ils se réunissaient, dans une ville ou dans une autre, pour parler de leurs affaires et, en même temps, faire un bon dîner. Mais chacun devait apporter son écot, une spécialité du pays dans lequel il vivait. Cette année, Jacob avait apporté du couscous, Lévy des nids d'hirondelles, Abraham du caviar, Salomon du corned-beef, David des cacahuètes, Esaie des sauterelles grillées, Blumenthal de la choucroute, Saïl des nouilles aux œufs et David du porridge.

Et toi Jéroboam, lui demandèrent-ils tous, que nous apportes-tu ?

— Moi, j'ai amené mon frère !...



Il dit qu'il est né près d'Orléans... Mais on a du mal à le croire : il est tout noir, ou presque...

Et ses goûts sont noirs aussi... On dit qu'il ne regarde même pas les blondes et ne commence à vibrer qu'à partir d'un certain point de cuivrage de la peau... Il est vrai que l'on dit tant de choses !

Peut-on dire qu'il est beau ?

Ce serait beaucoup s'avancer... mais il a de beaux cheveux, noirs avec des vagues, et des crans, et des mouvements et des reflets, et en abondance... et il ne met jamais de coiffure, afin de les faire voir. (On dit même qu'il compterait beaucoup sur eux...)

Il est la consolation des fumeurs, de ces pauvres gens auxquels on prédit un souffle court, des poumons asthmatiques. Lui, il fume et cela ne l'empêche pas de courir.

Vous êtes nombreux à l'avoir vu sur un terrain de basket, courir, sauter, voler, lancer le ballon et conduire ses hommes à la victoire. Car il fut le capitaine de l'équipe à abattre (qui fut finalement abattue !). Il joue encore au ping-pong, parfois au football, lance le disque. Enfin, c'est un sportif accompli.

Ceux qui l'ont connu avant la captivité affirment qu'il a toujours cultivé cet amour du noir, et qu'il ne dédaignait pas (le dédaigne-t-il donc aujourd'hui ?) cet état délicieux, euphorique et un tantinet extravagant que procure cette couleur, et noir, il le fut souvent... Mais ce sont encore des on-dit...

Il est affligé de quelques tics :

La bouche ouverte lorsqu'il joue (ce serait une tactique) ; il réussit un jour à écoeurer au ping-pong un adversaire qui, attiré par cette bouche ouverte, obsédé, agacé, finit par mettre toutes ses balles dehors). Et cette tactique s'est transformée en tic !

Un autre tic lui est venu du port d'un pantalon trop long. Comme il lui tombait sur les talons et qu'il marchait dessus, il le remontait à chaque instant d'un geste bref des poignets à la ceinture, accompagné d'un mouvement d'épaules (comme les « Jules »). Et maintenant, même s'il a un pantalon trop court, il le remonte ainsi, d'un air de dire : « Allons ! Ouste, c'est mézigue ! »

A part cela, c'est garçon discret. Quand il rit, ce qui lui arrive souvent car il est d'un caractère heureux, cela s'entend à cinq cents mètres...

Il est impétueux, fougueux, un vrai coq...

Et avec cela un brin sentimental, ému soudain par une chanson, un air langoureux, un vers d'amour...

Et il jouit de la sympathie de tous. N'est-il pas l'Homme de Confiance élu de la Stammkompanie, autrement dit Raymond FAUQUET.

ASSOCIATION D'ENTR'AIDE & D'ASSISTANCE DES PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS DU STALAG VI J

PERSÉVÉRONS !

Les difficultés de liaison avec la France, l'impossibilité momentanée de poursuivre l'action entreprise ont conduit quelques Mutuelles de Camp à suspendre leurs efforts. Il ne nous appartient pas de les juger, mais il semble cependant que ce renoncement est inopportun et pour le moins, prématuré.

Faisons le point, voulez-vous ?

Nous n'avons plus la faculté d'expédier des fonds en France ? D'accord, c'est un fait patent, mais qui n'exclut toutefois pas l'éventualité d'une reprise des transferts d'argent. Que cette possibilité se présente à nous demain ! N'est-il pas mieux d'avoir sous la main quelques bonnes dizaines de milliers de Reichsmark prêtes à être transmises plutôt que de remettre en mouvement tout le système mutualiste qui fonctionne aujourd'hui sans difficulté, mais pour qui un arrêt, même temporaire, équivaldrait à un suicide ?

Quelle que soit la conclusion du gigantesque séisme qui ravage le monde, le remaniement de l'économie européenne n'engendrera pas de modifications telles que l'épargne accumulée sous l'égide de la Mutuelle ait été vaine. Les réserves constituées, déposées contre quittance dans les caisses de la Verwaltung du Stalag, seront alors converties en francs français, à un taux impossible à prévoir à l'heure actuelle, mais dans la détermination duquel le but que nous poursuivons ne manquera pas d'avoir son influence.

Nous aurons ainsi des facilités de trésorerie qui permettront la jonction entre la Mutuelle de la captivité, qui a donné sa mesure, et celle de la paix, dont l'efficacité sera fonction de notre esprit de solidarité et de la vigueur de la camaraderie née derrière les barbelés.

Persévérons dans nos efforts, dans notre action, quelle que soit la suite des événements, je suis certain qu'ils n'auront pas été vains. Puisque notre activité est aujourd'hui partiellement annihilée, préparons demain, ce demain qui renferme tous nos espoirs, avec cette même foi, ce même désir de servir la cause des humbles qui nous ont guidés dans l'édification de notre Mutuelle.

Fernand OZERÉ
Vice-Président-Trésorier de
l'Association d'Entr'aide

Situation financière au 20 décembre 1944

Suivant les informations que nous possédons, nous sommes en droit d'espérer que nos envois de fonds en France ont reçu leur exécution jusqu'au 7 Août inclus. Si rien ne vient détruire notre théorie, notre position en banque, après réception des envois non encore transmis par l'Office des Transferts de Fonds à Paris, serait la suivante :

	Reichsmark	Conversion réelle en Frs.
a) Fonds de sécurité (réservé aux sinistrés) suivant décision de l'A.G. du 18/8/44	5.925.882,5	118.517,65
b) Reliquat de la Journée du 12 Mars, à répartir ultérieurement	4.408,80	88.176,—
c) Collectes des kommandos au profit des familles des décédés	32.124,80	642.496,—
d) Opérations pour le Compte des tiers (T.C.F. et divers)	5.350,—	107.000,—
e) Comptes courants et Dépôts (Aumônerie générale et divers)	96.500,—	1.930.000,—
f) Journée du 14 Juillet à répartir (sinistrés)	265.689,45	5.313.789,—
g) A répartir entre les familles nécessiteuses	13.622,30	272.446,—
Solde créditeur au 20/12/44	423.621.232,5	8.472.424,65

Si nos prévisions se confirment, notre Journée de Solidarité du 14 Juillet dernier, qui entre pour 63 % dans la composition de ce disponible, aura bénéficié du change maxima dans une proportion de 95,50 %. Si les circonstances ne nous ont pas encore permis d'en faire la répartition, la constitution des dossiers se poursuit activement.

250 familles réellement sinistrées, 408 familles habitant la zone de débarquement

sont aujourd'hui dotées d'un dossier aussi complet que nos informations le permettent, et dès la normalisation des échanges postaux, les enquêtes d'usage détermineront les droits de chacune d'elles.

Indépendamment de notre disponible probable en Banque, notre compte de dépôt à la Trésorerie du Stalag s'établit comme suit :

c) Collectes des kommandos au profit des familles des décédés	Rm. 36.854,61
d) Opérations pour le compte des tiers (T.C.F. et divers)	12.507,—
e) Comptes courants et Dépôts (Aumônerie générale et divers)	132.945,42
f) Journée de Solidarité du 14 Juillet 1944 (reliquat)	12.572,52
g) A répartir entre les familles nécessiteuses	26.987,68
Solde créditeur à la trésorerie	Rm. 221.876,23

En attendant que notre action puisse à nouveau s'exercer utilement, notre Centre d'Entr'aide à Paris, qui suit attentivement les familles que nous parrainons, vient à leur aide en notre nom au moyen de prélèvements sur le chapitre « g » cité plus haut.

Rappelons, pour terminer, que le montant des secours effectifs, payés à des titres divers, s'élève au 20 Décembre 1944 à :

6.756.054 francs 80.

En dépit des difficultés de l'heure, il n'est pas exagéré de dire que la situation financière de notre Mutuelle n'a jamais été plus saine. La confiance qu'elle inspire est le meilleur garant de son avenir.

Le Trésorier.

BRIDGE

Solution du Problème n° 2

Parmi quelques réponses (malheureusement très peu nombreuses), je relève celles de nos camarades Adrien CHÈRE et Pierre MARCHAL, tous deux du kommando 1311. Ces deux camarades sont arrivés à faire leur contrat, chacun d'une façon différente. Je vous soumetts cependant une autre formule.

Il faut surtout, dans ces problèmes qui sont posés, éviter de jouer une carte pouvant profiter à l'adversaire, ce qui facilite trop la tâche et ne fait pas durer le plaisir assez longtemps. C'est le cas d'un de nos camarades qui, après la 2ème levée, rejoue à O le 3 de carreau. N met donc le 2 de carreau mais oblige E à mettre soit le 9 de carreau ou mieux encore (selon les règles assez formelles), le Roi de carreau. Dans les deux cas N S gagnent une levée, soit S faisant 10 et As, soit S avec As et N avec la Dame. Mais le travail est trop facile et nous aurions trouvé trop facilement la levée supplémentaire que nous cherchons.

Notre second camarade se rapproche de la vérité jusqu'à la 9ème levée, mais il ne doit pas, à la levée suivante, faire défausser E du Roi de trèfle pour conserver Roi, 9, 6 de carreau, le Roi second à carreau assurant avec le concours du Valet et du 7 à O une défense suffisante à cette couleur, et il garderait ainsi encore un Roi de trèfle précieux, car ce n'est qu'à la onzième levée qu'E est en difficulté. Nous le verrons un peu plus loin.

Nous allons voir ensemble la meilleure façon d'arriver à un bon résultat. O attaque du 6 de trèfle, N mettra l'As, E jouera le 8 et S le 2. N jouera à ce moment le 2 de pique, E le 4, S le 9 et O le 10. Soit une levée perdue pour NS ; il s'agit maintenant de faire toutes les autres levées. Pour éviter l'utilisation du petit atout de N, pouvant couper un trèfle, O jouera 3 de pique, N le 5, O le 6 et S prendra de la Dame. S rejouera As de pique, O met le 7, N défausse le 2 de carreau et E met le 8 de pique. S continuera par le Roi de pique, O met le Valet, N défausse encore un carreau, le 4 et E le 5 de trè-

fle. La main est toujours à NS et tout n'est pas perdu, mais il faut faire une impasse. Réussira-t-elle ? S joue le Roi de cœur, O met le 4, N le 3, E le 5. S continue à cœur par le 2, O met le 10, N le Valet et E le 8. L'impasse a réussi, nous voilà presque sauvés ! N joue As de cœur, E défausse le 7 de trèfle, Sud le 4 et O met la Dame de cœur. Maintenant, attention aux défausses ! N continue par le 9 de cœur, E défausse le 9 de trèfle, S le 5 de carreau, O le 8 de trèfle. N joue le 7 de cœur, E met le 6 de carreau, S le 10 de trèfle et O le 3 de carreau. N joue son dernier cœur, le 6 ; pour E le drame commence. Il ne peut pas défausser le Roi de trèfle, ce qui libérerait la Dame de S, ni le 9 de carreau, c'est donner la Dame à N. Pourtant, il faut choisir, ce qui enlève à EO l'espoir de faire une levée. Si E défausse le Roi de trèfle, S conserve l'As de carreau et la Dame de trèfle, défaussant le 10 de carreau. Si E défausse le 9 de carreau et conserve ses deux rois, S défaussera la Dame de trèfle et conservera As et 10 de carreau, car, il est évident qu'en aucun cas N ne peut partir de la Dame de carreau pour faire monter E, ce qui ne servirait à rien, et serait une faute. Ainsi l'équipe NS a réalisé son contrat, ne perdant qu'une seule levée.

Problème N° 4

(proposé par la Ligue du Bridge)

Piq. — R,5,4,3,2.
Co. — 3,2.
Ca. — A,D,10.
Tr. — V,3,2.

Piq. — A,D,V,9.
Co. — A,8,7,5.
Ca. — 2.
Tr. — R,D,10,9.

N
O + E
S

Piq. — 10,2,7,6.
Co. —
Ca. — 8,7,6,5,4.
Tr. — A,8,7,5.

Piq. —
Co. — R,D,V,10,9,6,4.
Ca. — R,V,9,3.
Tr. — 5,4.

Sud joue 4 cœurs. — Ouest attaque Roi de trèfle, puis 2 de carreau.

G. JACOB.

Noël et 1^{er} Janvier au Stalag

Le dimanche 24 décembre fut consacré au sport. Une partie de basket d'abord, puis, ensuite, un cross de 1.000 mètres, réservé aux vétérans (plus de 35 ans !). Notre camarade Albert JUDE enleva brillamment cette épreuve, qu'il mena de bout en bout, devant le délégué aux sports, Henri FABRE. Dix-sept concurrents terminèrent l'épreuve.

L'après-midi du jour de Noël, grand concert dans la salle de théâtre, certainement le plus varié et le mieux préparé qu'il nous fut donné de voir. L'orchestre-jazz du Stalag se produisit, renforcé par un pianiste russe de talent, Maxime Kasanov. Entre les morceaux de beaux numéros : les chanteurs Valévitch, Fadat, Lohier, Colombani, les duettistes Lohier et Valévitch, le comique troupier Hautmaître, le fantaisiste Coudière, d'Elia et son saxophone, Alexander et Chimère et leurs accordéons, Estivalet et sa clarinette, et Kasanov au piano dans les « Entr'actes de Carmen ».

Excellente matinée qui obtint un très vif succès. Louons la présentation très soignée et l'ambiance très « zazou » et pleine d'entrain.

Pour terminer l'année, encore un peu de sport. Un 1.500 mètres cross fut organisé, ouvert cette fois à tout le monde. Malheureusement, les concurrents manquaient vraiment d'entraînement, et il n'y eut pas de lutte. Simon partit très vite, distança tout le monde et termina sans avoir été une seule fois inquiété. Derrière lui, Bonanséa fit une course très courageuse, et le petit Boudin termina troisième dans un joli style.

Le jour de l'an, une grande reprise : « Azais », de Verneuil et Berr. Cela nous a rajeuni de près de trois ans ! Condé en Wurst, Pergon en baronne, Lohier en Suzette, Coudière en comtesse Romani, et Pavillon en Lucien avaient repris leurs rôles. Ils furent ce qu'ils avaient été : très bons, et mirent la salle en joie. Les nouveaux firent oublier les anciens : Colombani dans le rôle de Berneret, Domas dans celui du Vicomte de Langeais, Le Botland en Stromboli, Valévitch en Constantinovitch, Maynial en M. Bile, Fadat en François, Aubin en valet de pied et Desphélippon en secrétaire.

Il y a longtemps que nous n'avions pas vu nos acteurs. Faut-il souhaiter de les revoir bientôt dans un nouveau spectacle ?

L'Homme de Confiance vous parle...

A la suite des récentes attaques aériennes sur les villes de Neuss et de Wuppertal-Vohwinkel, nous avons malheureusement à déplorer la mort de trente-neuf de nos camarades, tués par les bombardements.

Le bilan tragique s'établit comme suit :

Neuf tués au Kommando 1189, deux tués, au Kommando 763, un tué au Kommando 1193, lors des attaques aériennes des 31 décembre et 1er janvier.

Vingt-sept tués au Kommando 762, lors de l'attaque aérienne du 6 janvier.

Un tué au Kommando 317, lors de l'attaque aérienne du 11 janvier.

Envoi des dons de la Croix-Rouge par le Comité International de la Croix-Rouge à Genève.

En réponse à nos demandes, nous recevions fin Décembre une lettre du Comité International de la Croix-Rouge, par laquelle cet Organisme nous informait qu'il était parfaitement au courant de notre situation et de l'urgence de nos besoins.

Mais la question de l'acheminement en Suisse de cargaisons en souffrance dans les ports de débarquement, ainsi que leur réexpédition dans les camps faisaient depuis plusieurs mois l'objet d'une étude approfondie de la part du Comité International de la Croix-Rouge. Tous les efforts de cet Organisme tendaient à trouver une solution permettant de reprendre sur une base régulière, les envois de vivres, vêtements, etc., dont un grand nombre subissaient de gros retards, faute de stocks ou de matériel roulant.

La situation, en ce qui concerne notre camp était rendue encore plus compliquée du fait que le trafic ferroviaire entre la Suisse et notre région était suspendu depuis quelque temps déjà et que les chemins de fer allemands ne pouvaient plus accepter le transport à destination du Wehrkreis VI.

Jusqu'à ce que les démarches en cours eussent donné un résultat, le Comité International de la Croix-Rouge ne pouvait, à son grand regret, que nous demander de prendre patience et de comprendre que ces retards étaient uniquement imputables à des difficultés d'ordre technique auxquelles il n'avait pu encore être trouvé de solution satisfaisante.

Mais le 3 Janvier, heureuse surprise...! On nous annonçait l'arrivée, en gare de Dorsten, de plusieurs wagons de vivres à notre adresse!

Cet arrivage nous permet de supposer que les démarches réitérées du Comité International de la Croix-Rouge ont enfin abouti et d'espérer que les envois de vivres, de vêtements et de denrées diverses sont maintenant repris comme autrefois sur une base régulière.

En ce qui concerne les expéditions de colis individuels, il est vraisemblable que des démarches ont été également entreprises. Il est possible que des arrivages se produisent prochainement, mais je n'ai, jusqu'à présent, reçu aucune information officielle à ce sujet.

Cartes de Croix-Rouge.

Je rappelle une nouvelle fois que les cartes de contrôle des distributions de vivres de la Croix Rouge, doivent absolument être tenues à jour par les Hommes de Confiance de tous les Kommandos.

En cas de mutation, ou même d'un déplacement à l'Hôpital ou au Stalag, chacun d'entre vous doit obligatoirement être en possession de sa carte. Il lui appartient, éventuellement, de la réclamer au moment de son départ, à son Homme de Confiance

Si, par suite des bombardements, un certain nombre de cartes ont été détruites, les Hommes de Confiance voudront bien en réclamer de nouvelles aux Hommes de Confiance de Compagnie afin d'établir d'urgence des duplicata.

Au sujet des Services Diplomatiques des Prisonniers de Guerre.

Le 1er Décembre dernier, les Autorités allemandes me faisaient savoir qu'il m'était désormais interdit de correspondre avec la Délégation à Berlin des Services Diplomatiques des Prisonniers de Guerre (Mission Scapini).

Dans certains journaux de langue française paraissant en Allemagne on pouvait lire, peu de jours avant Noël, que Monsieur l'Ambassadeur Scapini avait démissionné, et que le Général Bridoux avait été désigné pour prendre sa succession. Mais je n'ai encore eu aucune relation avec le nouveau Chef du Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre...!

Je n'ignore pas le désir bien compréhensible et tout à fait légitime de beaucoup d'entre vous d'être tenus, aussi régulièrement qu'auparavant, au courant des nouvelles officielles qui peuvent me parvenir.

Malheureusement les lenteurs actuelles de transmission à tous les échelons ne me permettent plus d'agir de cette manière. L'expérience m'a en effet montré que beaucoup des communications officielles que je recevais ces derniers temps étaient complètement périmées au moment où elles me parvenaient. De même des communications ou des circulaires, que je vous ai adressées, n'étaient plus fondées ou complètement erronées au moment où elles vous parvenaient.

C'est pourquoi il m'est absolument impossible de vous communiquer certaines nouvelles qui n'ont d'intérêt que parce qu'elles sont d'actualité. Je m'excuse de cette manière de procéder et puis vous assure que je porte aussi rapidement que possible à votre connaissance les informations qui peuvent avoir une répercussion durable sur notre communauté.

Association d'Entr'Aide.

Pour permettre à notre trésorerie de régulariser ses écritures du 31 Décembre, les Hommes de Confiance de Kommandos qui ne l'auraient pas encore fait sont priés de bien vouloir procéder d'urgence au recouvrement des cotisations de 1944.

Ceux des kommandos de formation récente voudront bien indiquer, pour chacun des adhérents, le numéro du kommando auquel ils appartenaient auparavant. N'oubliez pas, dans tous les cas, de préciser le numéro d'inscription à la Mutuelle.

Nous rappelons une nouvelle fois qu'il est indispensable de nous faire connaître sans retard les camarades sinistrés ou habitant la zone de débarquement nord, qui ne nous auraient pas encore été signalés. Prière de nous donner à leur sujet, tous renseignements utiles en se conformant aux indications contenues dans le « Nouvelliste » du 15 Octobre dernier.

Un certain nombre de kommandos ne nous ont pas encore adressé la liste des membres de la Mutuelle accompagnée de leur adresse civile. Les Hommes de Confiance de ces kommandos voudront bien nous faire tenir ces renseignements au plus tôt.

Réclamations au sujet des salaires en retard.

Par suite des récentes et très nombreuses mutations, il m'est très fréquemment demandé d'intervenir pour que des payes non perçues lors d'un bref séjour dans un kommando, soient remboursées aux intéressés.

Les payes en retard (à de très rares exceptions près) sont versées automatiquement au compte individuel que chacun d'entre nous possède à la trésorerie du Stalag. Cette opération se fait en général dans le deuxième mois qui suit la période pour laquelle le salaire n'a pas été payé.

C'est donc une fois ce délai écoulé, que vous pouvez demander le retrait des fonds, par fraction mensuelle maximum de trente Reichsmark. Mais cette opération est à faire par l'intermédiaire de votre chef de poste qui possède à cet effet des formulaires spéciaux.

Je vous rappelle une nouvelle fois que cette manière de faire est la seule régulière. Les Services de la Trésorerie sont en effet des Services allemands, auprès desquels je n'ai officiellement la possibilité d'intervenir que dans le cas où des demandes que vous auriez formulées par la voie normale, n'auraient pas reçu satisfaction dans les délais convenables.

Communication des Services de la Poste.

On me demande de vous rappeler qu'il est absolument obligatoire de remplir sur les coupons-réponses l'emplacement réservé à l'adresse (Nom, Prénom, Matricule, Kdo, Stalag VI J. DORSTEN/W., - 21 -).

Les lettres ou cartes dont le coupon-réponse ne serait pas ainsi complété, sont susceptibles de vous être retournées ou même tout simplement d'être détruites.

Adjudant Edouard Quidé
Homme de Confiance Principal du Stalag

NÉCROLOGIE

Nous avons la douleur de vous faire part de la mort de nos deux camarades du Kommando 763,

René VERRON, 22.729 et Robert PARIS, 2.605 tués le 27 novembre 1944, lors du bombardement de Neuss.

— Dans le prochain numéro de février, nous publierons les noms de nos 39 malheureux camarades tués lors des bombardements des 31 décembre, 1er et 6 janvier. Mais déjà, V. ROY, cheminot responsable, fait appel à la générosité de tous les cheminots en faveur de leur regretté collègue Ernest DORMAND, 20.420, tué le 1er janvier à Vohwinkel, et qui laisse une veuve et un enfant. Lui envoyer les fonds sous couvert de l'Homme de Confiance Principal.

— Roger RABANIT, Homme de Confiance de la Compagnie 2/491, remercie tous les camarades de Dusseldorf pour l'aide morale et matérielle qu'ils ont apportée aux malheureuses victimes du bombardement du 4 novembre 1944.

— L'Homme de Confiance du Kommando 317 et ses camarades ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils ont éprouvée, en la personne de leur regretté camarade

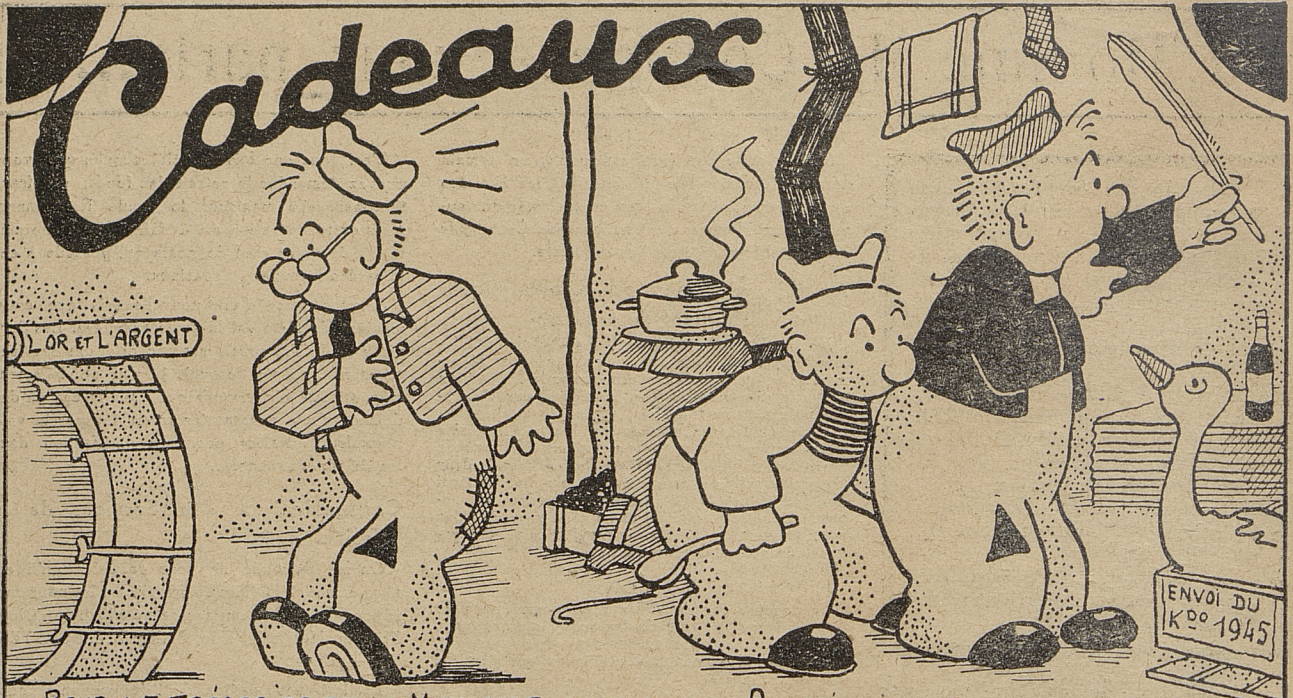
Vincent KERGOSIEN
3456/F. St. 120

tué lors de l'attaque aérienne du 11 janvier.

DERNIÈRE HEURE.

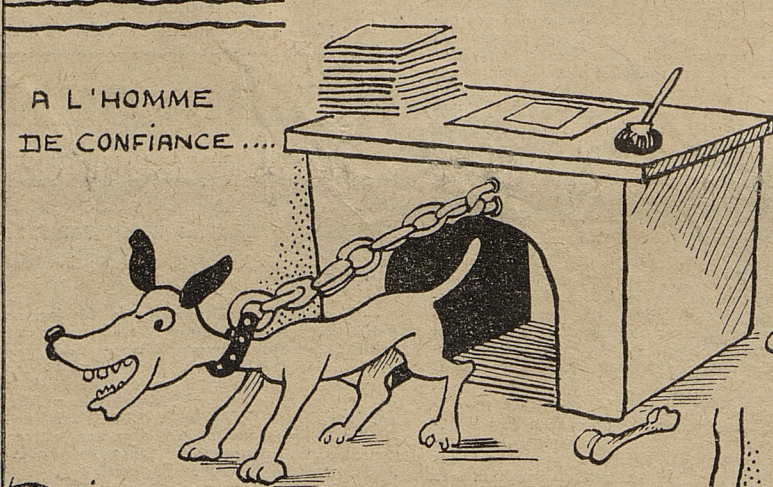
Note de la Rédaction

Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, ce numéro ne peut paraître ce mois-ci que sur huit pages. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs et nous espérons, le mois prochain, faire paraître le « Nouvelliste » comme d'habitude.

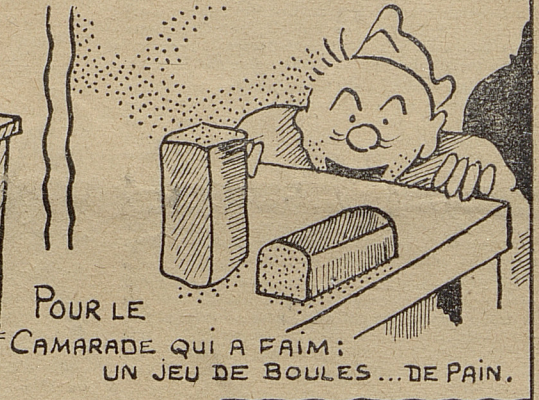


POUR LE TRÉSORIER DE LA MUTUELLE :
UNE GROSSE CAISSE AVEC PARTITION AD HOC.....

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL :
UNE JOLIE PLUME AVEC LE...PORTE-PLUMES.

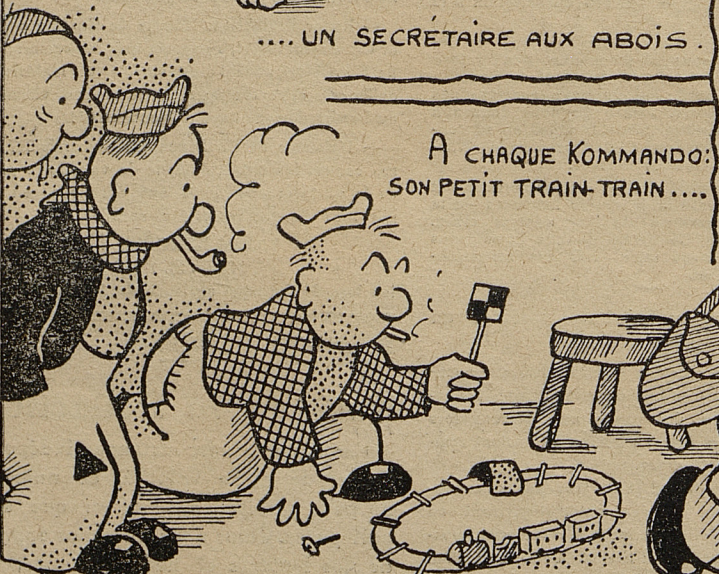


A L'HOMME
DE CONFIANCE.....

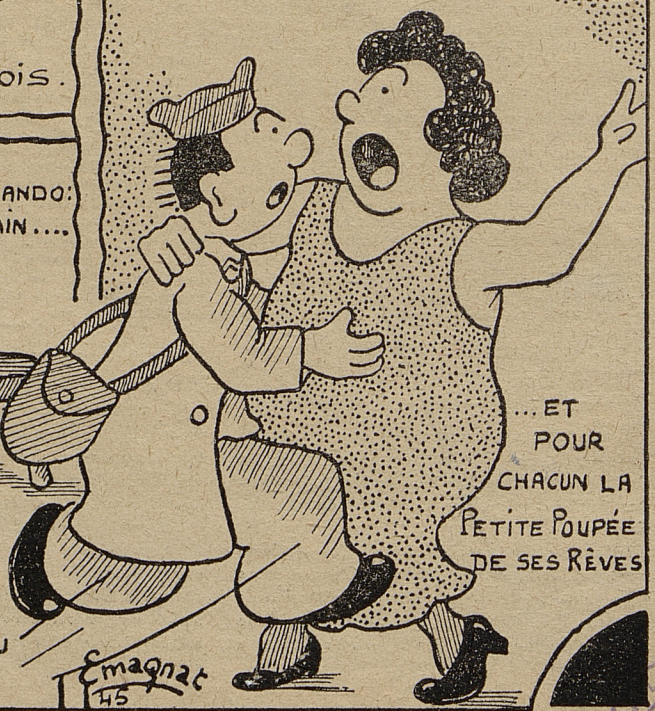


POUR LE
CAMARADE QUI A FAIM :
UN JEU DE BOULES...DE PAIN.

... UN SECRÉTAIRE AUX ABOIS.



A CHAQUE KOMMANDO :
SON PETIT TRAIN-TRAIN.....



... ET
POUR
CHACUN LA
PETITE POUPEE
DE SES RÊVES

... EN ATTENDANT LE GRAND QUI, UN BEAU
JOUR, ARRIVERA SANS CRIER GARE!...

Emagnat
45

